

MARIANNE FRITZ

LE POIDS DES CHOSES

roman

TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE)

PAR STÉPHANIE LUX

.

SUIVI DE

« MARIANNE FRITZ »

PAR ADRIAN NATHAN WEST



LE QUARTANIER

WILHELMINE N'EST PAS BERTA

Wilhelmine gardait un souvenir aussi précis que douloureux des événements de l'année 1945. Car ce n'était pas à son cou à elle, mais à celui de Berta, que Wilhelm avait passé la chaîne avec la petite madone. Or, c'était Berta qui n'était plus vierge, et non elle, Wilhelmine : le ventre de Berta le prouvait sans conteste. Malgré toute l'amitié que Wilhelmine lui portait : Berta était peut-être encore assez bien pour Rudolf, mais certainement pas pour Wilhelm.

« Rudolf est doux et docile. Il a tendance à ruminer. Il a besoin d'une poigne ferme ; de quelqu'un qui a les pieds sur terre. C'est un rêveur ; un contemplatif. Rudolf a besoin qu'on le dirige. Il a besoin d'une femme qui sait ce qu'elle veut. Berta, tu n'es pas celle qu'il lui faut. »

Wilhelmine avait-elle donné cette réponse à son amie lorsque celle-ci lui avait confié que Rudolf lui plaisait bien ?

« Berta ! Malheureuse ! Tu ne pouvais pas choisir un meilleur moment pour faire un enfant ? Et si Rudolf ne rentrait jamais du front ? D'ailleurs, parlons-en, de Rudolf ! Lui qui n'est même pas capable de saigner un poulet, tu le vois élever des enfants ? Le pauvre diable, l'âme la plus pacifique qu'on puisse imaginer, tout le contraire d'un bagarreur, le voilà au front, et toi, tu ne trouves rien de mieux qu'avoir un bébé ! Enfin, Berta ! C'est de la folie ! »

Wilhelmine avait-elle donné cette réponse à son amie lorsque celle-ci lui avait confié que la dernière permission de Rudolf n'était pas restée sans conséquence ?

Si c'était le cas, l'avis de Wilhelmine changea du tout au tout au moment où, en lieu et place de Rudolf, un inconnu du nom de Wilhelm Schrei se présenta, remettant à son amie une marguerite et une lettre, que Berta prit comme s'il s'était agi d'une précieuse parure. Avant de dire « Aha », pas même « Merci ». Un inconnu parcourait tout le chemin de Francfort-sur-l'Oder à Donaublau en des temps aussi incertains, et tout ce que Berta trouvait à dire, c'était : « Aha. »

Elle souffrait, d'accord, mais c'était un peu fort,

Le poids des choses

tout de même ! Wilhelm, le pauvre diable, ne savait plus quoi dire. Et que fit Berta Faust ? Oubliant tout bonnement sa présence, elle se rassit sur sa chaise, passa sa main sur la nappe pour en ôter un pli imaginaire et répéta « Aha », sans même lever les yeux.

Ainsi était Berta Faust. Jamais dans le présent, la tête toujours ailleurs.

Dans son malheur, Berta avait néanmoins la chance qu'elle, Wilhelmine, soit là. C'était elle, Wilhelmine, et non Berta (!), qui offrit à Wilhelm du schnaps, du lard et du pain ; des trésors que le père de Berta, et elle, Wilhelmine, et non Berta (!), avaient achetés dans des fermes ou au marché noir. Wilhelmine laissa Wilhelm, manifestement affamé, manger tranquillement, ne posant les questions qu'aurait dû lui poser Berta qu'une fois ralenti le rythme auquel il reprenait du lard et du pain.

« Bon. Rudolf est mort au front. Il n'est pas le seul. Mais j'aimerais quand même en savoir un peu plus : comment est-il mort ? Est-ce que ça a été rapide, ou est-ce que ça a traîné ? »

Le pauvre diable était tellement intimidé, tellement désarçonné par le silence inhospitalier de Berta qu'il ne semblait pas très disposé à parler de ces choses dont il faut bien parler une fois pour toutes, avant de pouvoir tourner la page.

Non vraiment, Berta n'avait pas le moindre égard

pour ce pauvre soldat tout juste rentré du front. Et c'était elle, Wilhelmine, qui devait se lamenter du malheur de Berta !

« La pauvre ! Ils étaient faits l'un pour l'autre ! Et maintenant ça. Un enfant en route, sans homme à la maison. Quelle absurdité ! Qu'est-ce qu'une femme enceinte pourrait bien faire avec plus rien qu'un croque-mort, qui est son propre père, en prime ? La famille Faust ne comptait pourtant pas moins de quatre gars bien vaillants, avec Rudolf, le gendre ! C'est à en perdre la tête ! Enfin, Berta, dis quelque chose ! »

Berta eut un petit rire et dit : « Aha. »

« Qu'est-ce que tu as à rire comme ça ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'emporta Wilhelmine, scandalisée, avant de se tourner vers Wilhelm : Karl était encore le plus correct des trois fils Faust. Lui au moins, il a donné de ses nouvelles en mars 1945. On a donc su qu'il se trouvait à l'hôpital militaire de Castelfranco, aux environs de Modène. Alors que Richard, son jumeau, était trop paresseux pour écrire. Pas une seule lettre depuis mars 1944. Pourtant, ce n'est pas si loin que ça, la Haute-Silésie ; il aurait quand même pu essayer d'avoir deux, trois jours de permission ! Quant à Wastl, on aurait dit qu'il avait oublié qu'à Donaublau, une mère et une sœur attendaient un signe de vie de sa part. Wastl à Grajewo, Karl quelque part vers Modène,

Le poids des choses

Richard en Haute-Silésie. Je n'appelle pas ça des nouvelles. Ils n'auraient pas pu trouver quelqu'un à qui confier une lettre pour la maison ; au cas où ils n'en réchapperaient pas ? Ça a quand même dû leur traverser l'esprit, non ? Enfin, Berta, dis quelque chose ! »

Berta ne disait rien.

« Non. Ça ne peut pas continuer comme ça ! Il faut faire quelque chose ! Vous ! Vous allez rester à Donaublau, pas vrai ? De toute façon, toutes les villes se ressemblent, maintenant. Un champ de ruines est un champ de ruines. Où qu'on soit, il faut recommencer à zéro. Les fils Faust dormaient dans la pièce d'à côté. Trois lits, deux armoires, une table et trois chaises, ça devrait vous suffire ? » dit Wilhelmine en lançant à Wilhelm un regard plein d'espoir.

Wilhelm était resté. Mais l'alliance qui changeait tout, et qui en réalité lui revenait de droit depuis le premier jour, Wilhelmine ne la portait que depuis le 13 janvier 1960. Enfin, l'essentiel, c'est qu'elle la portait.

La chaîne avec la petite madone, elle, était toujours en possession de Berta.

Wilhelm était loin de se douter à quel point cette chaîne avec la petite madone mobilisait l'ardeur de Wilhelmine. Lui l'avait complètement oublié.

Wilhelmine mettait les doutes et ruminations

sur le même plan que l'alcoolisme, la toxicomanie ou le tabagisme, et Wilhelm, après quelques si et quelques mais, quelques pour et quelques contre, avait fini par lui donner raison. Au fil des années, Wilhelmine s'était habituée à faire triompher ses avis, accompagnés par Wilhelm de quelques pour et contre, de quelques si et mais, lors des disputes conjugales. Cette habitude se doublait d'un vague malaise qu'elle exprimait en s'exclamant : « Wilhelm, il faut faire quelque chose ! »

Leur foyer était parfaitement ordonné ; son emploi de femme de ménage dans les bureaux du docteur Ulrich Reichmann et ceux du cabinet Müller-Rickenberg à Donaublau remplissait sa fonction alimentaire et, autrefois du moins, suffisait à canaliser l'ardeur de Wilhelmine. Ce qu'il restait de son ardeur wilhelminienne, elle le brûlait d'ordinaire au cours des longues disputes conjugales.

Mais, au bout d'un moment, il devint impossible d'ignorer que l'ardeur de Wilhelmine exigeait un nouveau champ d'action, qui élargirait son horizon. Wilhelmine se décida donc, après des années d'atermoiements, à prendre énergiquement en main le dossier Berta. Tandis qu'elle préparait le petit déjeuner ce matin-là avec des gestes aussi rapides qu'adroits, mûrissait en elle le constat suivant : « Il faut conclure le dossier Berta une bonne fois pour toutes. »